

SHADY LEWIS

Sur le méridien de Greenwich

*roman traduit de l'arabe (Égypte)
par Sophie Pommier et May Rostom*

Sindbad
ACTES SUD

À Ulrika, Maria et Wadiaa.

Laissez les morts enterrer les morts.

LUC, IX, 60.

Il avait juste vingt ans de moins que moi. Aujourd'hui encore, je ne sais pas grand-chose de lui, et il y a trois jours, je ne connaissais même pas son existence. Il n'y a rien d'étonnant à ignorer la présence de quelqu'un sur terre, et même celle de tout un tas de gens. Mais devoir m'occuper de son cadavre, comme ça, du jour au lendemain, avait de quoi me perturber un peu. Des personnes qui ont la moitié de mon âge meurent sans crier gare. En soi, un tel décès ne me dérangeait pas plus que la litanie des morts au bulletin d'information du matin. Peut-être que ce qui m'a secoué le plus, ce sont les circonstances de sa mort. Que c'est triste de mourir ainsi, à cet âge... Dans sa chambre, calmement, sur son lit et sans aucun témoin. Bien sûr, ce n'est pas une fin digne de notre époque où l'on est tenu – est-ce un bien, est-ce un mal ? – de prendre la mort au sérieux, et de la considérer comme une calamité absolue que rien ne peut justifier ou expliquer.

Le pauvre, il aurait pu prétendre à une mort un peu plus honorable, moins accablante pour ses proches. Par exemple, il aurait pu mourir en même temps que quelques camarades, avec lesquels il aurait pu ne rien partager d'autre que cette mort collective, une pratique

en vogue par les temps qui courent. Et c'est déjà pas mal. Il aurait pu mourir devant témoins, pour que les moindres détails sur les circonstances de sa mort puissent être relatés et répétés, encore et encore, pour apporter à sa famille un peu de réconfort ou lui distiller le poison nécessaire pour garder intact et vivace le souvenir du disparu. Ou alors, il aurait fallu une phase préalable de souffrance, à laquelle la mort serait venue mettre un terme, ce qui aurait été un soulagement pour son entourage. Ou dans le pire des cas, qu'il meure dans un accident de voiture ou un truc du genre. Parce que même une mort aussi débile contient une part d'enseignement. À leur annonce, au moins ces coups du destin nous frappent-ils d'une décharge en plein cœur.

Pour le défunt, c'était du pareil au même, ou presque. On sait bien que le drame de la mort n'affecte pas ceux qui partent autant que ceux qui restent. C'est à eux en effet, les pauvres, qu'il incombe de ramasser leurs morceaux de vies brisées et de continuer à vivre comme si de rien n'était, ce qui est encore plus miraculeux que la naissance et n'est pas moins tragique que la mort elle-même.

Le hasard a voulu que je sois encore plus malchanceux, parce que je me suis retrouvé à porter ce fardeau pour quelqu'un qui m'était parfaitement inconnu. Je ne peux blâmer personne d'autre que moi. La nuit où Ayman m'a appelé du Caire vers minuit et où tout a commencé, j'aurais pu refuser de m'impliquer dans toute cette histoire. J'aurais pu dire tout simplement non. Ou me dérober en inventant l'un de ces petits mensonges auxquels j'ai l'habitude de recourir depuis que je suis venu vivre à Londres. Il y a des moments

dans la vie où avoir du mal à dire non peut entraîner de lourdes conséquences.

C'était bien la première fois qu'Ayman me demandait un service. En fait, depuis mon départ du Caire, personne n'avait eu recours à moi pour obtenir une faveur quelconque. Je tenais là ma seule chance, en dix ans, de prouver que ma présence à Londres pouvait avoir un sens et être utile à quelqu'un. Un mélange de présomption et d'embarras, voilà qui suffit la plupart du temps à provoquer une catastrophe.

Après avoir dit pour commencer que je n'étais pas obligé d'apporter mon aide et qu'il comprendrait très bien que je refuse, Ayman m'a demandé d'aller le lendemain matin dans un hôpital à l'est de Londres pour récupérer le corps d'un jeune homme de vingt ans et effectuer les formalités pour son enterrement. C'est tout. Il ne m'en a pas dit plus.

C'est une question simple. Tu réponds "oui" ou "non".

À sa voix tranchante, j'ai compris que je n'avais aucune chance de l'ébranler mais j'ai quand même essayé :

C'est pas comme ça que ça marche. Il faut me dire d'abord qui est ce type et de quoi il s'agit.

Comme je m'y attendais, cette tentative n'a fait que renforcer la dureté de son intonation.

Si tu nous rends ce service, je te dis ce que je sais. Sinon, pas besoin que je gâche ma salive. Alors : C'est oui ou c'est non ?

Ayman a obtenu la réponse qu'il attendait, et très facilement même. Je lui ai donné ma parole au bout de seulement deux minutes. Ce qui lui a fait gagner la partie, ce n'est pas la dureté métallique de sa voix. Ce

n'est pas davantage le fait de poser une simple alternative, avec des options à la fois limitées et lapidaires – oui ou non –, même si, réduite à une telle simplicité, toute question devient oppressante.

Ce qui l'a emporté, c'est la curiosité. Si j'avais refusé, Ayman ne m'aurait jamais raconté l'histoire du jeune mort et je suis même sûr qu'il aurait poussé plus loin le supplice en se taisant définitivement à son sujet. Il savait que la curiosité était mon point faible et il en a bassement profité.

La requête d'Ayman avait suscité en moi une fascination morbide mais dès qu'il a commencé à s'expliquer, l'excitation est complètement retombée. Le plaisir pris à entendre ses éclaircissements s'est dissipé au bout de quelques instants. Comme d'habitude, une fois le mystère levé, ma curiosité n'avait plus de raison d'être. Ce qui ne m'a pas vraiment surpris parce que je trouve qu'on exagère l'intérêt de connaître la vérité sur les faits alors qu'elle s'avère tragiquement ordinaire.

À vrai dire, l'histoire de ce jeune mort, nommé Ghiyath, aurait été plus attrayante si elle s'était passée dix ans plus tôt et n'était pas devenue aussi vulgairement banale, si elle s'était terminée de manière inattendue, ou si une pointe d'héroïsme en avait corsé la fin. Mais telle quelle, elle s'avérait sans intérêt et décevante, au point que je me souviens à peine de ses grandes lignes, et encore...

Ayman connaissait une famille syrienne qui avait loué une petite maison à côté de celle de sa mère au village. C'est d'ailleurs peut-être l'information la plus intéressante dans cette affaire, parce que je n'aurais jamais pensé que les Syriens puissent aller jusqu'à

Tayibin, en Haute-Égypte, un bled qu'il est déjà difficile de trouver sur la carte.

Pour faire court, toute la famille avait fui la Syrie quand la guerre s'était intensifiée. Qu'ils se soient retrouvés en Égypte était bien la preuve d'un désespoir total ou d'une malchance hors pair. Le seul fils majeur, Ghiyath, était resté en Syrie pour la bonne et unique raison qu'il était détenu dans une prison des *mukhabarât**, de je ne sais plus quelle branche. Peu importe d'ailleurs, parce que cela n'apporterait rien à l'histoire. Selon Ayman, Ghiyath, avec deux de ses compagnons de cellule, aurait creusé un tunnel de cent miles à l'aide de cuillères en plastique. Ce tunnel traversait la ligne de démarcation séparant les zones sous le contrôle du régime de celles de l'opposition. À peine sorti du tunnel, il aurait été arrêté par une des factions rebelles, sous un motif quelconque. Jusque-là, rien d'étonnant. Il serait ensuite resté prisonnier pendant trois semaines, au cours desquelles son lieu de détention serait passé successivement aux mains de vingt-deux ou vingt-trois groupes différents (je ne me rappelle malheureusement pas le chiffre exact). Pour une raison obscure, dans une des factions, le juge responsable de la conformité islamique, l'avait condamné à la peine de mort, mais ce juge lui-même avait été exécuté une demi-heure plus tard. Et c'est ainsi que le défunt avait échappé à une mort certaine.

On pourrait en dire plus et se perdre dans tous les détails mais le récit deviendrait vraiment indigeste. Il faudrait décrire la manière dont Ghiyath avait échappé

* Services de renseignements. (*Toutes les notes sont des traductrices.*)

aux cent quarante frappes aériennes de vingt et un États différents, aux barils d'explosifs du régime, aux gaz, colorés ou incolores, odorants ou inodores, sans parler des tirs de Katioucha. Par pur hasard, Ghiyath, en dépit de son jeune âge, avait eu droit à un large éventail de tout ça.

Il avait à nouveau échoué chez les *mukhabarât*, dans une autre section, mais passons car cela alourdirait notre récit avec des redites. Il faut toutefois faire mention du talent et de l'imagination exceptionnelle des tortionnaires de cette prison, de leur zèle et de leur souci du travail bien fait. Malgré tout, les mêmes choses produisant les mêmes effets, Ghiyath avait recommencé à creuser un tunnel, mais plus long que le précédent, de manière à sortir carrément du pays. Cette fois, il l'avait creusé seul, sans utiliser aucun outil. Bien qu'à mon avis, Ayman ait quand même un peu exagéré en prétendant que Ghiyath avait réalisé tout ce travail avec les mains attachées dans le dos.

Le jour de ses dix-neuf ans, il avait réussi à atteindre la mer avec son tunnel et avait nagé de Beyrouth à Alexandrie en trois jours seulement. Un sympathique dauphin l'aurait accompagné pendant cette traversée et aurait pris soin de lui. Malheureusement, son arrivée en Égypte, un jour d'été, était tombée on ne peut plus mal. Ce jour-là justement, pour diverses raisons complexes et sans intérêt, les Syriens étaient devenus subitement indésirables. Il avait eu la chance d'être mis dans le premier avion. Après plusieurs jours de vol pour trouver un pays qui veuille bien l'accepter, l'appareil avait fini par se poser en Équateur. Comme on aurait pu s'y attendre.